Journal d'un quartier confiné
SEMAINE 1 (16 mars-22 mars)

Il paraît que les journaux de confinement sont à la mode. Bourgeois, déconnectés, romantiques, on les accuse de bien des maux. Le méritent-ils ? Peut-être, sûrement, en vérité je ne suis pas allée le vérifier de moi-même, car les histoires de vie intime ne m'intéressent pas plus que ça. D'ailleurs quel intérêt il y aurait-il à ce que je raconte mes journées ? Hier j'ai fait du sport, cuisiné un couscous et regardé *Ivre de femmes et de peintures*. Sympathique, mais pas de quoi remplir des lignes. Non. Ce qui m'a donné envie d'écrire ce n'est pas tant la réorganisation (modeste) de mon quotidien mais plutôt celle du quotidien de mon voisinage. Et oui, parce que maintenant que tout le monde est confiné à la maison du levé au couché et inversement, on a le temps de beaucoup mieux s'observer, se découvrir. Peut-être même se connaître.

Depuis ma terrasse au 4e étage du 29 Cours Julien, 13006 Marseille, je vois une rue d'une quinzaine de mètres de large, qui descend vers le nord, en direction du conservatoire, et qui inversement monte de quelques mètres vers le sud, jusqu'à la place du Cours Julien à proprement parler, que je distingue entre les branches. En vis-à-vis, plusieurs immeubles de quatre ou cinq étages dont les deux-tiers semblent occupés. Pile en face de moi, un immeuble plus petit me permet de distinguer un tronçon de la rue Armand Bédarride et de voir le coucher de soleil presque jusqu'au bout. Si je me tourne dans

l'axe de la rue vers le nord, la vue est beaucoup plus dégagée et je vois les trois tours Labourdette, un bout de mer et tout au fond la Côte Bleue et le massif de l'Estaque.

Avant même l'annonce officielle du confinement, dès dimanche, lorsqu'on a commencé à sentir que ça allait venir et surtout dès que la fermeture des bars et des restaurants a vidé le Cours Julien d'une bonne partie de ses pratiquants, l'atmosphère dans la rue s'est rapidement modifiée.
Le coronavirus semble encore loin, mais sur le cours, il y a une ambiance proche d'Apocalypse Zombie. Tous les usagers sont rentrés chez eux. Tous ? Non ! Nombre sont ceux qui résistent à l'injonction présidentielle pour cause de pas d'abris, ou pas vraiment, ou vraiment vraiment pas envie de s'y enfermer. En vérité je ne saurais pas dire exactement qui ils sont, leur donner une étiquette, un profil type. Même en temps normal, alors que je les croise quotidiennement, je ne le sais pas.
« Ils » (et « elles ») restent donc là, au milieu de la place. En petits groupes ou éparses, ils doivent être une vingtaine, cela varie selon les heures. Il y a déjà quelque chose de surprenant, de décalé, entre les calfeutrés chez eux et les persistants à l'extérieur. Depuis chez moi je les vois peu ou mal, mais par contre je les entends bien. Sans mentir, depuis dimanche, ils (ou du moins certains) crient, se menacent, éclatent des bouteilles de verre, jouent de la musique très fort sur des enceintes portatives. En soi, rien d'inhabituel pour le Cours Julien. Seulement là, en l'absence des coutumiers bruits de foules, de terrasses, de concerts au chapeau et de verres qui trinquent, l'impression est très différente. Quand une bagarre éclate et dure un peu dans le temps, les confinés se penchent à la fenêtre, écoutent, regardent, suivent l'action, interviennent parfois.
Des interprétations spéculatives se faufilent pour expliquer l'état d'énervement de la place : dans les conditions actuelles pas moyen de faire la manche, moins à boire et à fumer, peut-être pas de prise de médicaments pour certains depuis que les accueils de jour des HP ont été réquisitionnés, disparition du social containment, mise à disposition de tout l'espace, absente totale d'intervention de la police (hormis une brève apparition mardi soir)... il y a de quoi lâcher la vapeur.
Et puis le doute et la culpabilité pointent leur nez : aux dernières nouvelles les centres d'accueil et les douches publiques ont fermé, les structures sociales sont elles aussi contraintes de se confiner. Ont-ils à manger ? Que se passera t-il si l'un d'eux tombe malade ? Sera-il pris en charge par les services hospitaliers ? Va-t-il errer dans la rue, contaminant les passants, jusqu'à tomber mort au milieu de la chaussée ? Des images me viennent en tête : trouver quelqu'un étalé sur le ventre, là, dans la rue. Comment envisager de lutter contre l'épidémie tout en laissant les plus fragiles et les plus vecteurs à découvert ? Le degré d'aberration me sidère. Je tente d'appeler la mairie qui ne répond pas. Emmaüs Pointe Rouge me répond qu'ils ont l'interdiction de faire quoi que ce soit pour l'instant. Des réseaux de solidarité de quartier se mettent en place mais ils me semblent montés de bric et de broc. Mais pouvons-nous vraiment, nous les voisins puisqu'il est interdit de sortir d'un périmètre restreint, prendre en charge tout cela, qui plus est en appliquant des mesures d'hygiène suffisantes pour ne pas nous mettre en danger et ne pas mettre en danger les autres ? Impression de devoir se substituer à un État et une municipalité qui n'ont absolument pas pris de dispositions pour les plus précaires. Comment croire vaincre une épidémie en ne prenant pas soin de ceux qui sont le plus fragiles ?

Jeudi matin, dans un immeuble d'en face, au 4e étage, des voisins ont sorti une banderole écrite sur du papier marron : SOLIDARITÉ AVEC LES PRÉCAIRES.

J'avoue qu'au moment où l'épidémie a commencé à se faire sérieusement sentir, j'ai plutôt eu une impulsion positive. Non que je manigance de faire diminuer la population mondiale à coup d'attaques bactériologiques, mais plutôt parce que le potentiel écologique et humaniste de « l'arrêt » programmé m'a paru grandement inspirant. Ainsi, le confinement a suscité en moi de grands espoirs concernant mes voisins : on s'entraperçoit à la fenêtre mais sans jamais s'adresser la parole, voilà l'occasion pour que cela change ! Sur le modèle des italiens dont les vidéos témoins tournaient sur les réseaux sociaux, je nous imaginais chantant tous ensemble une sérénade, échangeant des nouvelles à travers la rue ou au moins des signes de la main. Dès lors, très fièrement, dès mercredi je hélai mon voisin de derrière, un vieux monsieur que je voyais pour la première fois, venu s'asseoir sur son minuscule balcon pour fumer une cigarette. Il me répond un peu surpris mais somme toute heureux il me semble. Le hasard veut que j'ai rencontré la semaine dernière ma voisine d'en face et que nous ayons eu le temps d'échanger nos contacts. Nous nous envoyons des messages, des photos de nos productions artistiques du moment, des propositions enthousiastes pour améliorer la programmation du 20H.

Oui car à 20h tout le monde sort pour applaudir le personnel soignant. Les gens sortent au fenêtre munis de leurs mains voire de leurs casseroles. Au loin on entend même les sirènes des bateaux, très contentes de pouvoir s'exprimer pour une fois. Le premier soir je participe, avec bonne volonté. Le deuxième soir également, armée d'un agogo (une sorte de cloche à deux tonalités utilisée dans les musique afro-cubaine) je me plante dehors et je tape en rythme. J'ai presque l'impression de donner un concert et que c'est moi que les gens applaudissent. Une fois la salve d'applaudissements passée je continue à jouer des rythmes divers auxquels ma voisine seule répond. Pas découragées, nous envisageons de créer une batucada de balcon à laquelle viendra certainement s'agréger tout le quartier.

Mais déjà le lendemain le goût n'y est plus. A quoi rime donc ce moment ? Nos applaudissements apportent-ils vraiment du soutien aux soignants ou est-ce avant tout un moyen de se donner bonne conscience à peu de coût ? Pourquoi aucun slogan en faveur de l'hôpital ne fuse-t-il ? Je m'y suis essayée, cela m'a fait du bien de crier un bon coup pour que toute la rue en profite, mais à la fin j'ai plutôt un goût amer en bouche. Pourquoi un temps si court ? Deux minutes à peine d'émulation collective durant lesquelles nous vérifions que nous sommes tous encore vivants. Est-ce tout ce dont nous sommes capables ?

Venue juste après les annonces du gouvernement concernant les mesures économiques, la session de vendredi soir me met en rogne. Il est où le grand moment de prise de conscience collective ? Vous n'allez pas me dire qu'on va faire comme si de rien était et attendre que ça passe ? Je me sens tout à coup très triste et très bêtement naïve. J'appelle ma voisine de gauche que je connais bien « Allo Angie, est ce que je peux sortir le chien ? ».

Me voilà dehors, promenée par un charmant beagle. Je fais le tour de l'Espace Julien, passe par la rue Vian, longe le conservatoire jusqu'à la rue Adolphe Thiers. Direction la Plaine. Il est à peine 21h mais

j'ai l'impression de rentrer de soirée à 3h du matin : quasiment que des hommes, dont plusieurs peu engageants, un petit groupe assis à l'ombre d'un cabanon sur la place Jean Jaurès, deux mecs qui écoutent de la musique avec des gants et à deux mètres de distance l'un de l'autre. Le plus grand flash sur mon beagle. Il me demande comment ça va, si je ne m'ennuie pas trop. Je ressens l'envie d'engager la conversation. On discute un peu chien et chat mais je ne sais pas trop s'il m'a posé la question par politesse ou par réel intérêt. Je m'éloigne un peu, eux aussi décollent, on se retrouve un peu plus loin. On parle chatons cette fois, il en a deux à la maison, 2 et 4 mois qui font tout un tas de bêtises. Je me dirige vers Notre-Dame-du-Mont en passant par la rue Fontange un type qui marche en sens inverse sur le trottoir d'en face s'arrête, me regarde du coin de l'œil et fait demi tour. Bon, je suis en train de devenir un peu paranoïaque mais j'avoue que je ne suis pas hyper à l'aise. Un kebab est ouvert, ça me donne presque envie. Je bifurque vers le Cours Julien. Un groupe de mec stationne en haut des escaliers. Ils ont un tout petit chien qui galope en aboyant vers mon beagle. Tout le monde intervient et la situation est maîtrisée. Je redescends en direction de chez moi mais finalement je n'ai toujours pas envie de rentrer. Alors je pousse jusqu'à la place Carli puis rebelote, tour du conservatoire, la Plaine, puis finalement je coupe pour revenir vers la rue Crudère que je dévale en courant ce qui fait très plaisir au chien.
Témoin de ma lassitude de la veille, Alex me propose d'organiser un concert depuis la terrasse avec trois morceaux au programme, dont les chœurs sont suffisamment connus pour que tout le monde puisse les reprendre : Walk on the wild side de Lou Reed, Sympathy for the Devil des Stones et I need you des Blues Brothers. Bon finalement il va me falloir un délai un peu plus long pour apprendre à tenir la rythmique du premier. Je suis partie pour être à nouveau grognon, surtout que j'avais annoncé ces réjouissances à la voisine d'en face qui s'en faisait une joie. Heureusement, d'autres voisins ont anticipé mon retard et sortent à 20h tout un attirail de sono et de lumière kitsch. Ella, elle l'a, Résiste, Quelque chose en toi, Les Magnolias, la playlist années 80 fait rage toute la soirée. J'avoue que j'avais toujours rêvé de beugler Allez viens je t'emmène au vent !/Je t'emmène au dessus des gens !/ Et je voudrais que tu te rappelles/ Notre amour est éternel, et pas/ ARTIFICIEL ! très fort dans la rue. Ma voisine d'en face et sa mère son absolument déchaînées, en actionnant par intermittence les interrupteurs de leur appartement elles créent un jeu de lumière digne des plus grandes boîtes de nuit. Puis sur fond de lumière tamisée rouge, leurs silhouettes noires se déhanchent infatigablement. Je me croirais dans un remake de Cell Block Tango auquel je contribue comme je peux en agitant à bout de bras les petites lampes solaires bleues qui d'ordinaire décorent la terrasse.

En seulement une semaine les feuilles des tilleuls qui bordent la rue ont bien grandi. Je me suis aperçue ce matin qu'il n'était plus à présent question de bourgeons mais bel et bien de feuilles, vertes claires, sûrement douces et un peu molles. Ce genre de feuilles qui donne envie d'être herbivore. De temps en temps j'aperçois une de ces grosses perruches à collier, vertes et jaunes, qu'on croise normalement plutôt du côté des Catalans. L'année dernière elles étaient déjà là, mais une fois les arbres touffus elles sont plus difficiles à remarquer. Les perruches vont-elles grand-remplacer les

pigeons ? Il y aura-t-il des gens pour le déplorer ? Elles ont quand même le défaut de jaboter (oui j'ai cherché le terme exact) de manière particulièrement perçante.
Un arbre de Judée étale ses feuilles roses pourpres depuis plusieurs jours déjà. Je ne saurai dire quand il a commencé à fleurir, je n'étais pas encore assez attentive à ce moment là. D'après Wikipédia les arbres de Judée sont sensés fleurir d'avril à mai. Celui-là est donc en avance, mais avec le temps qu'il fait ce n'est pas étonnant. Encore un indice du réchauffement climatique, comme si passer ses journées en short sur sa terrasse ne suffisait pas. En attendant je n'aimerais pas qu'un coup de froid les fasse griller, enfin geler, enfin bref, leur fasse l'effet pas cool dont s'inquiètent tous les gens qui commentent la floraison précoce d'un air concerné.

Chloé Mazzani